
Les flammes élancées des histoires

(sur l'œuvre de Katarina Marinčič)

Tina Kozin

Katarina Marinčič est une femme écrivain d'une très grande culture qui a développé une poétique tout à fait originale. Certes, on pourra objecter que cette dernière affirmation relève de la tautologie, que le parcours créateur et le style de tout auteur sont toujours originaux ; et pourtant, il y a des écritures qui sont plus clairement identifiables que d'autres et sont, dans leur spécificité, tout à fait individualisables, donc uniques, marquantes et, de ce fait, extrêmement convaincantes ; des écritures qui restent fidèles à elles-mêmes tout en continuant à se développer et à se parfaire au fil des années. L'une de ces rares écritures est celle de Katarina Marinčič, et c'est ce qui explique pourquoi nous avons décidé de publier la traduction française du recueil de nouvelles *Trois* (*O treh*) dans la collection « Litterae Slovenicae ».

Katarina Marinčič étant avant tout romancière, il peut paraître étrange au premier abord d'avoir choisi de proposer aux lecteurs étrangers précisément *Trois*, son seul recueil de nouvelles. En effet, en dehors de celui-ci, son œuvre comprend trois romans, et son prochain ouvrage, en cours d'impression, appartient également au genre romanesque. Cependant, une lecture plus approfondie des œuvres de l'auteur confirme et justifie le bien-fondé de notre choix. Bien sûr, il serait faux de dire que le recueil *Trois* est meilleur que les romans, toutefois on peut y voir une cristallisation de la poétique de l'auteur. Par ailleurs, pour mentionner une raison d'ordre purement pragmatique, ce livre est plus en adéquation avec le format de notre collection que ses romans, tous très épais.

* * *

Katarina Marinčič a pour ainsi dire grandi avec la littérature : son père, l'écrivain, dramaturge et metteur en scène Andrej Hieng (1925 - 2000), est déjà considéré comme un

classique de la littérature et du théâtre slovènes ; sa carrière littéraire et artistique lui a valu d'obtenir tous les prix littéraires slovènes les plus prestigieux et de devenir membre honoraire de l'Académie slovène des Sciences et des Arts. Loin d'avoir ressenti comme un poids le fait d'être la fille d'une figure aussi imposante de la vie culturelle, Katarina Marinčič y a manifestement vu un encouragement et a publié son premier roman, *Tereza*, en 1989, à l'âge de vingt-et-un ans. Ce livre l'a pour ainsi dire propulsée du jour au lendemain sur le devant de la scène littéraire slovène où elle se maintient – sous le regard attentif du public – depuis plus d'un quart de siècle.

Katarina Marinčič est réfléchie, méticuleuse et précise, comme en témoigne la fréquence à laquelle ses œuvres ont été publiées : *Tereza*, 1989 ; *Le Jardin aux fleurs (Rožni vrt)*, 1992 ; *L'Harmonie cachée (Prikrita harmonija)*, 2001 ; *Trois (O treh)*, 2005. Du reste, ses qualités ont été couronnées par l'obtention de plusieurs prix : après *Tereza*, roman mentionné à de nombreuses reprises comme l'un des plus convaincants de l'année, le troisième roman a reçu en 2002 le prix Kresnik du meilleur roman de l'année et, en 2007, *Trois* a obtenu le prix Fabula du meilleur livre de prose courte.

Vingt-cinq ans après sa parution, et à la lumière des trois œuvres suivantes, nous pouvons affirmer que le premier roman de Katarina Marinčič recèle de nombreuses caractéristiques de la poétique de l'auteur, à savoir (en les énumérant dans un ordre aléatoire) : la priorité donnée au style ; une langue à la fois travaillée et fluide, en parfaite harmonie avec l'esprit du livre ; une attention particulière aux détails ; un intérêt pour le quotidien privé des personnages plus que pour leur vie publique, dans le but de faire se dégager de la vie privée, des actes et des émotions conjuguées ce qu'il y a d'universel et d'humain dans chaque individu ; un grand sens de la psychologie des personnages et la diversité des caractères ; la diversité des perspectives, la confrontation des regards les plus différents ; un récit distancié, écrit sur un ton souvent humoristique ou ironique ; la présence d'une constante thématique primordiale, l'amour au sens le plus large, envisagé de manière à ce que l'on puisse y voir scintiller les relations existentielles profondes entre les personnages ainsi que leurs motivations psychologiques fondamentales. C'est de cet amour qu'il s'agit dans la description de Dragotin Haman, le héros de *L'Harmonie cachée* :

Si quelqu'un lui avait montré la photo de sa bien-aimée, il n'aurait pu s'empêcher de s'identifier à cet amour. Il ne savait pas éveiller autrement l'intérêt dans sa poitrine. Chez lui, il était toujours question d'amour. Au milieu d'un rude hiver, sur le lit d'une fillette couvert de brocart glacé, ou bien après les pluies printanières, auprès d'un jeune rescapé.

L'Harmonie cachée, p. 336 de l'original slovène.

Le roman *Tereza* a immédiatement séduit de nombreux lecteurs : beaucoup ont apprécié sa lisibilité et la vivacité de l'histoire, les lecteurs plus exigeants ont été convaincus par son caractère abouti et par l'habileté stylistique de l'auteur : le roman est constitué de trois prologues et d'un épilogue ; la forme épistolaire y prédomine, interrompue de temps à autre par les notes d'un narrateur s'exprimant à la troisième personne (comme dans les romans suivants, il y a peu de dialogues dans *Tereza*, les personnages entrent souvent en contact avec le lecteur soit par l'intermédiaire de monologues intérieurs, soit indirectement, à travers le regard d'un autre personnage ou du narrateur). L'intrigue se situe durant les dernières décennies du XIX^e siècle et les premières décennies du XX^e siècle, au sein de la bourgeoisie slovène. Notons que le mot « bourgeoisie slovène » désigne ici un milieu social encore en formation et plus modeste que dans bon nombre de pays (pour des raisons historiques, la véritable bourgeoisie était alors le plus souvent allemande).

Dans son essence, *Tereza* est une saga ou un roman familial, forme qui manifestement convient bien aux ambitions littéraires de Katarina Marinèè puisqu'elle la reprend, sous diverses variations, dans ses romans suivants. Eu égard à la littérature slovène antérieure, il est important de noter que la jeune femme de lettres crée dans son roman un nouveau personnage féminin, un nouveau type de mère en opposition avec la figure jusqu'alors la plus connue ou, du moins, la plus commentée, celle de la mère telle que l'a dépeinte l'écrivain Ivan Cankar au début du XX^e siècle. La mère prête à se sacrifier entièrement pour son enfant cède la place à une femme, Angela Barda (plus tard Angelina), qui abandonne éhontément son mari et son nouveau-né, les troquant contre une bouteille de vin, les fêtes et les autres « plaisirs » que lui offre une vie errante au milieu des gitans. Le fait nouveau le plus remarquable et

que, contrairement aux variations littéraires les plus connues sur le motif populaire slovène de la « Belle Vida », le personnage de Katarina Marinčič n'éprouve par la suite aucun remords. De ce point de vue, la description légèrement caricaturale du personnage féminin apparaît comme caractéristique des œuvres de Katarina Marinčič où les femmes sont plus souvent caricaturées que les hommes, bien que ces derniers soient également souvent soumis à la légère ironie du narrateur (omniscient) :

Mais, voyez donc ce miracle : avec l'arrivée d'Angela, Avrelij Hafner, l'un des derniers au monde à vendre l'élixir aux vertus universelles Aqua Aurelius, non seulement ne se releva pas mais finit même par s'effondrer. Les anciens clients abandonnèrent Avrelij ; à leur place, des personnes crédules, croyant dans la sorcellerie, se mirent à faire pression et finirent par demander à Angelina (eh oui, c'est ainsi que cela s'est terminé !) de leur lire la bonne aventure dans les lignes de la main. Angelina avait toussé et s'était mise à rire à gorge déployée, montrant ses dents gâtées (Avrelij pensait tendrement qu'Angela avait une bouche si grande qu'un homme aurait pu aisément y faire entrer un poing tout entier). Les gens croyaient à ses prédictions parce qu'Angela avait elle-même les paumes sales et traversées par des lignes profondes. Par la suite, elle se mit à porter des « créoles » et passa vraiment pour une sorcière.

Tereza, p. 283-284 de l'original slovène.

La distance ironique est encore plus prononcée dans le second roman, *Le Jardin aux fleurs*, dans lequel beaucoup ont reconnu une parodie des romans sentimentaux. Comme il s'agit à nouveau d'une saga familiale, nous pouvons y voir également une sorte de parodie du roman précédent, *Tereza*, même si le cadre spatio-temporel n'est pas le même (ce qui, d'un autre côté, ne fait que souligner ce que nous avons déjà écrit, à savoir que Katarina Marinčič s'intéresse essentiellement aux situations communes à l'humanité tout entière, non pas conditionnées par des facteurs spatio-temporels mais par la nature de l'individu se rapprochant de l'archétype humain).

L'histoire se déplace entre un village et une ville, à une époque historique (donc extérieure au roman) relativement plus proche de la nôtre, il faut dire relativement, car l'un des

traits fondamentaux de l'écriture de Katarina Marinčič est aussi que le récit qui naît de cette écriture n'est jamais linéaire et encore moins uniforme. L'arc fabulatif linéaire est constamment interrompu soit par des passages d'une perspective ou d'un lieu à l'autre, soit par diverses digressions, c'est-à-dire les détours de ses personnages qui, par le biais de souvenirs, élucubrations, rêves, réflexions, traversent divers mondes irréels, (encore) hypothétiques, dont la fonction n'est pas seulement d'ajouter au suspens narratif et à l'intérêt de l'histoire. En effet, l'auteur les utilise aussi pour dépeindre de manière convaincante les profondeurs et les étendues incommensurables de l'âme humaine, les immensités qui, à chaque instant, co-crèent insidieusement la réalité directement appréhendable tout en la dépassant. Et c'est là sans aucun doute un point essentiel dans le contexte de la prose de Katarina Marinčič : la représentation pittoresque de tout ce que peuvent déclencher non seulement les aspirations, intérêts et passions, autrement dit l'ensemble des traits de caractère d'un individu donné, mais aussi et surtout de la manière dont une motivation très mince et soudaine - se limitant peut-être à une impulsion à l'intérieur d'un individu - peut changer et déterminer la constellation des événements et des rapports entre les gens.

Dans *Le Jardin aux fleurs*, l'auteur dépeint encore plus nettement que dans le roman précédent la nécrose d'un monde, la solitude ou la situation sans issue des individus. Le récit développe une histoire tout au long d'une série de chapitres dont les titres correspondent en majorité aux différents personnages ou protagonistes du livre. Ainsi, les chapitres éclairent chacun d'entre eux ; par ailleurs, cette approche créatrice permet de faire s'animer devant les yeux du lecteur les *mêmes* événements vus dans toute leur complexité, sous plusieurs facettes différentes, c'est-à-dire les événements que les protagonistes ont vécus ou vivent encore ensemble et qui sont les traits d'union entre des mémoires individuelles (donc nécessairement distinctes), entre des existences autonomes.

Les protagonistes du *Jardin aux fleurs* sont non seulement plus caricaturés que ceux de *Tereza* mais aussi beaucoup plus vidés de leur substance. La seule motivation de leurs actes - si tant est qu'il y en ait vraiment une - est l'amour. Mais ce n'est souvent qu'une représentation lointaine de l'amour, une aspiration floue, et non un amour authentiquement vécu. On

pourrait parler davantage d'une passion pour la vie, ce qui explique pourquoi les actes des protagonistes qui en découlent ne sont souvent que des excursions dans l'imaginaire :

Elle lisait des livres et les déposait à côté d'elle comme des bûches ; elle était fière de l'épaisseur qu'elle venait d'avalier. Viktor fréquentait toujours la bibliothèque. Il avait aussi pris l'habitude de dormir dans une chambre éclairée, en sentant que, à côté de lui (et non sur lui) veille une femme perdue dans ses rêveries, les pieds froids et moites, souffrant d'un de ces maux de tête que seuls les romans féminins savent provoquer. Il vieillissait un peu. À force de plisser les yeux par à-coups, il avait les paupières qui se ridaient. Valerija le regardait parfois par-dessus la couverture de son livre. Si son cœur était vraiment trop rempli d'histoires, elle le réveillait.

- Je m'ennuie, mentait-elle.

Ces simagrées nocturnes ravissaient Victor. Il écoutait les histoires, cajolait Valerija, il ne se lassait jamais d'elle et ne soupçonnait pas du tout le petit jeu auquel elle se livrait. Du reste, elle-même ne s'en rendait pas compte : c'est la conscience parfaitement tranquille qu'elle prolongeait les romans et y attribuait un rôle au corps ingénu de Victor.

Tereza, p. 52-53 de l'original slovène.

De même que Valerija, l'un des principaux personnages du livre, se fond de plus en plus avec les mondes des romans qu'elle lit, de même un autre protagoniste, son neveu Ciril, devient à un moment de plus en plus semblable à son appartement vide :

Les longues journées passées dans l'appartement vide avaient infantilisé Ciril autant qu'elles l'avaient vieilli. Il rêvait beaucoup. Pas seulement à Valerija et Jelka, aussi à des jeunes filles. Mais il ne manquait jamais de rien. Le désir inassouvi lui était étranger.

Tereza, p. 66 de l'original slovène.

En partant des œuvres de Katarina Marinčič, nous pourrions dire que l'amour - même la représentation floue que s'en font les personnages, le désir silencieux ou la forte aspiration qu'ils éprouvent - est la force fondamentale déterminant les individus et leurs actes pour leur donner vie et les rendre humains au

plein sens du terme. Nous le répétons : nous avons affaire aux nuances les plus diverses, mais toujours les plus profondes de l'amour, celles qui « ouvrent de tous les côtés » l'individu dans son rapport au monde, comme nous pouvons le lire dans *L'Harmonie cachée* :

L'amour parfait : il n'y a vraiment pas besoin qu'il mène quelque part ! Il vous ouvre de tous les côtés et, par nature, ne mène nulle part.

Karol Lipnik ne rencontra l'amour parfait que plus tard dans sa vie. Pas avec les hommes et les garçons qui quittaient ses chambres à l'aube et dont il ne savait jamais vraiment s'ils lui lançaient un sourire complice ou traître. Ils le rendaient heureux, certes, mais sans parvenir à l'apaiser. Ils l'emplissaient d'un désir qui se dispersait dans tous les sens. Mais se retrouver pétrifié, perdre non seulement le sens de l'orientation, mais aussi le besoin de savoir où l'on est, cela ne lui était jamais arrivé avec un seul de ses amants.

Cela lui arriva sur scène.

L'Harmonie cachée, p. 412 de l'original slovène.

Karol Lipnik, l'un des héros du troisième roman de Katarina Marinčič, est un artiste, de même que Dragotin Haman, l'autre héros, qui est un écrivain raté. Notons que l'on retrouve la figure de l'artiste, même raté, dans toutes les œuvres de l'auteur.

Bien que l'histoire de *L'Harmonie cachée* se déroule autour de la Première Guerre mondiale, Katarina Marinčič n'accorde pas une importance centrale aux grands événements historiques (dans ce roman comme dans deux autres œuvres, dont *Trois* où l'une des histoires se déroule pendant la Révolution française). L'auteur s'intéresse à l'analyse des personnages, de leurs motivations, pensées et actions ; ainsi, elle joue habilement avec les perspectives, les fragmente, les montre en adoptant une distance plus ou moins grande et, ce faisant, pense manifestement sans cesse au lecteur. L'un des procédés utilisés par l'auteur est le commentaire du narrateur omniscient, écrit entre parenthèses, où ce dernier se tourne souvent vers le lecteur et établit avec lui une familiarité particulière. Et Katarina Marinčič fait tout cela avec maîtrise, mais aussi avec une subtilité exceptionnelle, sans tyrannie ni prétention : sans rechercher le moins du monde à mettre un point final au message

délivré par le roman. Nous avons affaire à une polyphonie romanesque très riche, qui n'est pas même affaiblie par la présence d'un narrateur omniscient, ironique et légèrement hautain. Nous le savons bien, l'ironie doit comme telle être aisément identifiable ; la légère moquerie avec laquelle l'auteur envisage ses personnages montre sa grande érudition, sa large connaissance de la tradition et de l'histoire de la littérature et des arts, et c'est précisément la raison pour laquelle elle est parfois un peu plus difficilement accessible au lecteur qui n'est pas aussi versé dans ce domaine. Cependant, et c'est là une autre des qualités caractérisant l'écriture de Katarina Marinèè, ce type d'ironie n'a rien de fautif : l'un des « objectifs » poursuivis par l'auteur dans ces jeux créatifs semble être d'aboutir à ce que la fragmentation des perspectives, de même que la multiplication des regards (et, avec eux, des vérités et réalités), se retrouvent projetées à nouveau dans la réalité à travers la multitude des lecteurs et des identifications avec la vérité de tel ou tel personnage.

De ce point de vue, la finesse créatrice de l'auteur se dessine également dans une autre caractéristique de son écriture : la préférence accordée à la suggestion des situations ou des motivations à l'origine des actes des protagonistes plutôt qu'aux descriptions directes et surtout univoques. Ainsi, naturellement, l'écrivain ouvre à nouveau un espace pour le lecteur, l'incite à participer et à compléter ou parfaire l'histoire. Pour ce faire, la langue s'anime souvent dans une dimension symbolique, métaphorique ; le récit respire comme un langage artistique au sens le plus noble du terme. Nous pouvons dire que, dans *L'Harmonie cachée* ou *Tereza*, Katarina Marinèè montre qu'elle maîtrise parfaitement le mimétisme littéraire en harmonisant jusqu'au dernier son la langue des deux romans avec le cadre spatio-temporel et l'atmosphère où se déroule l'histoire. Du reste, cette constatation vaut aussi pour le recueil *Trois*, bien que la première histoire, « Vel Matuna, l'Étrusque », s'inscrive dans une époque si éloignée de nous que nous la devinons plus que nous ne la connaissons véritablement. Et pourtant, la langue de cette histoire n'est pas seulement un balancement merveilleusement doux, mais surtout son atmosphère directe et aussi la « sonorité » du héros ; ce que la langue du récit suggère se dessine devant le lecteur avec, d'un côté, des contours estompés comme ceux

d'une fresque héritée des temps anciens et, de l'autre, la puissance que nous ressentirions à la découverte inopinée d'une telle œuvre millénaire :

Ensuite, il appelle les musiciens et les danseurs. Deux hommes et une femme dansent au son d'une flûte, les torches s'embrasent, les ombres ondulent sur les murs. Vel inspire avidement les senteurs à la fois connues et étrangères : l'haleine stagnante et salée du corps de son oncle, le parfum des fleurs de laurier-rose entourant son cou, l'encens, l'odeur âcre de sueur jaillissant par instants des danseurs.

« Ils se meuvent comme des loutres », fait remarquer l'oncle. Et il se met à bouger un tout petit peu, juste au niveau des mollets, ses jambes maigres et blanches. Ensuite, il lève lentement tout son bras avant de laisser retomber son avant-bras autour de la taille de son neveu. Les anguilles dansent, les mouvements ondulent. Vel ne sait jamais exactement avec quoi Arunt Porsena examine ses recoins cachés : avec un seul doigt, ou plutôt deux, car un seul serait trop fin, trop entreprenant. Un sourire circonspect flotte autour des lèvres blêmes de l'oncle. Ses yeux sont ronds et aimables, des yeux marron de petit garçon.

Trois, p. XXX de la présente traduction française.

* * *

Dès le premier abord, l'œuvre de Katarina Marinčič laisse pressentir au lecteur que l'auteur nourrit une affection toute particulière pour les histoires. Du reste, nous pouvons reprendre à son compte ce que nous lisons dans *Trois* à propos de la narratrice de la troisième nouvelle, « Zlatko, le gars de Litija » :

Plus tard, elle eut la conviction que c'est à ce moment précis que s'alluma la flamme de l'histoire, flamme qui s'embrasa si fort que même une fois installée dans l'avion elle ne put s'abandonner à ses pensées habituelles. (Depuis toujours, elle voyait dans la narration d'histoires l'essence de la vie, l'activité humaine la plus bénie et la plus élevée [...]).

Trois, p. XXX de la présente traduction française.

Car, en définitive, qu'est-ce que la pluralité des perspectives sinon la pluralité des histoires ? L'entendement humain

n'est-il pas structuré comme une histoire ? Bien sûr, chez Katarina Marinčič, cette pluralité va bien plus loin. Ici, l'enjeu est de savoir comment une telle approche est dotée d'une forme artistique, comment cette forme met en valeur l'une des dimensions qu'elle modèle pour en faire une histoire susceptible de capter l'intérêt du lecteur et d'où jaillit l'ancienne définition aristotélicienne de la littérature selon laquelle cette dernière met en récit ce qui est général dans les phénomènes, ce qui, d'après les lois de la probabilité, pourrait parfaitement se produire.

De ce point de vue, il n'est pas étonnant que l'auteur ait choisi le genre de la nouvelle après avoir écrit trois épais romans. C'est d'autant moins étonnant si nous comparons de plus près le style caractérisant les romans et les nouvelles de l'auteur. Ainsi, de même que nous pouvons identifier dans les fragments des romans des segments textuels qui, extraits de l'ensemble, peuvent être lus comme des nouvelles indépendantes, de même nous pouvons distinguer dans les nouvelles du recueil *Trois* les prémisses de romans. Cela vient surtout du fait que Katarina Marinčič fonde les espaces du silence, de ce qui est tu ou seulement hypothétique avec une telle habileté que le lecteur voit s'ouvrir sous ses yeux un espace narratif extrêmement vaste, dont les traits sont en bien des points encore schématiques ; du reste, les contours nets et définitifs établis par l'auteur n'en restent pas moins, naturellement, laissés à la discrétion du lecteur ; en raison de sa complexité et des nombreuses ramifications qui le caractérisent, ce travail d'interprétation n'exige pas moins d'engagement que, par exemple, une texture romanesque. (Peut-être est-il intéressant de mentionner que certains critiques ont pu voir dans la construction formelle du *Jardin aux fleurs* la synthèse romanesque d'histoires courtes.)

Comme le suggère le titre, *Trois* rassemble trois nouvelles, les histoires de trois hommes ayant vécu durant trois époques différentes et dans trois pays différents. Après l'histoire déjà mentionnée de Vel Matuna, l'Étrusque, nous pouvons lire aussi l'histoire du dessinateur belge Pierre-Joseph Redouté (un personnage historique ayant réellement existé) ainsi que celle d'un malvoyant originaire de Litija, Zlatko, parti se faire opérer des yeux en Amérique. C'est précisément le motif de la cécité et de la vue, présent sous trois formes différentes, qui crée un

lien profond entre ces histoires qui peuvent paraître, au premier abord, assez différentes.

Comme nous l'avons déjà écrit dans l'introduction, *Trois* peut être considéré comme une cristallisation de la poétique de l'auteur. Tout ce dont nous venons de parler vaut donc également pour ce livre, du moins autant que la lecture d'un seul livre nous permet d'appréhender les principaux traits caractérisant la poétique de son auteur sans étouffer sa spécificité individuelle. Dans ce livre, cette dernière s'incarne dans un mélange fascinant de concision et de dispersion : les scènes denses et décrites dans les moindres détails se détachent de la totalité comme les contours et silhouettes dans un paysage brumeux : il faut attendre de s'en être approché pour voir qu'ils sont (aussi) les parties d'un tout plus grand ; avant cela, nous nous embrouillons dans quelque chose qui n'est que de l'ordre de l'intuition ; en marchant, nous nous construisons une image qui nous est propre : à partir de tout ce qui est, de tout ce qui a été et de tout ce qui pourrait être.

Katarina Marinčič (née le 25.6.1968 à Ljubljana) est chercheuse en histoire de la littérature, traductrice et romancière. Titulaire d'une maîtrise d'anglais et de français, elle a, en 2001, soutenu à la Faculté des lettres de Ljubljana une thèse de doctorat sur le rôle de la digression dans l'œuvre de Balzac. Depuis 1994, elle enseigne au Département des langues et littératures romanes de la Faculté des lettres de Ljubljana où elle est actuellement maître de conférences de littérature française.

Elle est l'auteur de trois romans et d'un recueil de nouvelles. Son roman *Prikrita harmonija* (L'Harmonie cachée) a obtenu le prix Kresnik du meilleur roman slovène de l'année 2001 et le présent recueil de nouvelles a été couronné par le prix Fabula (2007).

Chercheuse en littérature comparée et traductrice, **Florence Gacoïn-Marks** (née le 4.8.1972 à Boulogne Billancourt) a étudié les Lettres modernes et le slovène à l'Université de Paris IV-Sorbonne et à l'Inalco avant de s'installer en Slovénie où elle vit et travaille depuis 1994. Auteur d'une thèse de doctorat en littérature comparée sur le roman réaliste slovène de l'entre-deux-guerres dans le contexte européen (soutenue en Sorbonne en 2005), elle est aujourd'hui maître de conférences de littérature française au Département des langues et littératures romanes de la Faculté des lettres de Ljubljana. Parallèlement, elle se consacre régulièrement à la traduction de textes scientifiques et littéraires slovènes en français.

Tina Kozin, directrice de publication, critique littéraire et poétesse (née le 2.2.1975), a étudié la littérature comparée et la théorie littéraire à la Faculté des lettres de Ljubljana. Son mémoire de maîtrise consacré à la théorie littéraire a obtenu

le Prix Prešeren pour les étudiants. Elle travaille à la rédaction culturelle de Radio Slovenija. Par ailleurs, elle est directrice de la collection Stopinje (Pas), co-directrice de la collection Litterae Slovenicae et membre du comité de rédaction de la revue *Literatura*.

En 2007, elle a obtenu le prix Stritar du meilleur jeune critique décerné par l'Association des écrivains slovènes.

Elle est l'auteur de deux recueils de poésie : *Mož s petimi podplati* (L'Homme aux semelles sonores, 2010) et *Šumenje* (Bruissements, 2014).

Bibliographie des œuvres littéraires de Katarina Marinčič

- MARINČIČ, Katarina. *Tereza*, Celovec, Wieser, 1989, 286 p.
- MARINČIČ, Katarina. *Rožni vrt : roman*, Celovec-Salzburg, Wieser, 1992, 271 p.
- MARINČIČ, Katarina. *Prikrita harmonija*, (coll. Nova slovenska knjiga), Ljubljana, Mladinska knjiga, 2001, 415 p.
- MARINČIČ, Katarina. *Prikrita harmonija*, (coll. Nova slovenska knjiga), Ljubljana, Mladinska knjiga, 2002, 415 p.
- MARINČIČ, Katarina. *O treh*, (coll. Nova slovenska knjiga), Ljubljana, Mladinska knjiga, 2005, 122 p.

Œuvres traduites :

- MARINČIČ, Katarina. *Die verborgene Harmonie : Roman*, (Slowenische Reihe), Klagenfurt-Wien, Kitab, 2008, 329 p. Trad. : Daniela Kocmut.
- *Les fenêtres de Ljubljana*. Paris: Courrier international, 6 février 2003 (texte original en français)
- *Pavel, der Schriftsteller (Ausschnitt aus einem im Entstehen begriffenen Roman)*, Wien, Buchkultur 127 (Dezember 2009), p. 66. Trad. : Fabjan Hafner.
- *Na zahod in proti vzhodu / In den Westen, in den Osten, in den Süden*. In: *Grenzverkehr III: Aufbruch - wohin?*, pp. 106-116, 241-249, Klagenfurt-Wien, Drava, 2012. Trad. : Julija Schellander.